

COLLOQUE INTERNATIONAL  
DE PSYCHANALYSE A MILAN

# Le cénacle des nouveaux précieux

**A**U détour de son exposé, Bernard-Henri Lévy parle de « la phase la plus sinistre de notre histoire ». Silence gêné. En toussotant, la traductrice explique : « En italien, le mot *sinistra* a un double sens » (*sinistra* = la gauche). Rires discrets dans l'assistance.

Les salles austères du musée Léonard de Vinci, à Milan, n'en avaient jamais tant vu. Du 24 au 26 novembre, il s'y tenait un colloque international de psychanalyse consacré à « La violence ». En vedette : des Italiens et des

De notre  
envoyé spécial  
Alain de BENOIST

Français. Peu de noms très connus, mais une coterie, le micromilieu du gauchisme mondain, et des psychanalystes venus parler d'abondance de ce qu'ils ne connaissent pas, puisqu'ils n'ont pratiquement jamais à s'occuper de malades violents.

Les communications portaient des titres tels que : **L'antisocialité comme espérance** (Philippe Rappard), **La violence obstétricale** (Bernard This), **Normalisation politique et violence de l'oubli** (Eduardo Prado Coelho), **Pourquoi enterre-t-on les morts ?** (Fabrizio Elefante), **Les actes terroristes comme reproduction d'expériences terrifiantes de l'enfance** (Risto Fried), **La personnalité comme symptôme de la psychose paranoïaque** (Ettore Perrella). Toutes les obsessions étaient à l'honneur. On a passé Marx au crible de Freud, et Freud au crible de Marx. On a « interrogé la psychanalyse comme dissidence de la pratique », dénoncé le « spectacle de la maîtrise », glosé sur « l'économie du viol dans le viol de l'économie », sur « la criminologie comme fonction évidente de la théocratie », la « catastrophe de la normalité », le « sacrifice au nom en tant que promesse de l'avenir », la « possibilité de construire une communauté de signifiants érigés sur le principe de l'innommable ». Tout cela était du dernier cri. C'était organisé par un collectif italien, **Semiotica e Psicanalisi**, d'un freudisme orthodoxe vaguement corrigé par Lacan.

L'animateur du collectif, Armando Verdiglione, réglait visiblement des comptes personnels. Il a dénoncé le « jungleisme » et le « catholico-marxisme ». Et même Gramsci, qui voyait dans Freud « le dernier des idéologues ».

## Pouvoir et État

Philippe Sollers, directeur de **Tel Quel**, a amusé sa cour avec un bref exposé, joliment intitulé : **Sodomisation du marxisme par la psychanalyse, elle-même violée par on ne sait quoi**. Exposé truffé de sous-entendus dirigés contre Aragon et Lacan. Avec, pour conclure, cette question : « Pourquoi l'athéisme est-il si peu érotique ? »

Adversaires de la « répression », les participants n'en ont pas moins joué aussi les procureurs. Au banc des accusés : le pouvoir et l'État. Pour M. Verdiglione, « l'État s'érige sur la peste ». (Mais on se souvient du propos de Freud débarquant en Amérique : « Ils ne savent pas que nous leur apportons la peste »). Somme toute, il s'agissait de critiquer à la fois la violence et les institutions capables d'en endiguer les débordements.

Convié à Milan pour représenter la « nouvelle philosophie », Bernard-Henri Lévy a défini le terrorisme individuel comme l'« autre face du terrorisme d'État ». Ce qui, dès le départ, est une absurdité. Le propre de l'État, dans la tradition européenne, c'est qu'il détient le monopole de la violence légitime. S'il se crée une violence en dehors de lui, celle-ci n'est nullement sa « contrepartie ». Cela signifie seulement que l'État se défait de son caractère spécifique, qu'il ne représente plus le principe d'autorité. Et l'on pourrait, à l'inverse de M. Lévy, se demander si l'État aujourd'hui n'est pas l'objet de violences répétées dans la mesure même où il n'est plus un véritable État. Ce ne serait pas la première fois qu'une caricature serait prise pour l'original.

Pour Bernard-Henri Lévy, la lutte armée des terroristes n'est donc qu'un avatar de l'« idéal d'État ». Mais en même temps, ceux qui s'opposent au terrorisme s'exprimeraient au nom du même « idéal ». M. Lévy n'hésite pas à déclarer que l'Allemagne actuelle est « fasciste », en ceci qu'il y aurait chez soixante millions d'Allemands « demande d'État à la base ». Bref, d'un côté « la cervelle terroriste ne se nourrit que de la soif d'État », de

l'autre, la population tout entière s'« hégélianise » en s'identifiant au corps de l'État. Par suite, tout pays luttant contre le terrorisme avec l'appui populaire devient une « colonie allemande » (sic).

B.-H. Lévy critique ici la notion de « violence libératrice » telle qu'on la trouvait chez Frantz Fanon : chercher son identité dans une contre-violence reviendrait à décaler la démarche de la violence d'État : « La politique de la bombe et du cocktail Molotov est la doublure du génocide et de la bombe atomique. » De même, il y aurait « course-poursuite à la légitimité » au fur et à mesure que la violence devient « un produit de consommation de masse ». Ce discours pacifico-libertaire a provoqué un débat très vif, rapidement interrompu par les organisateurs.

Dans une autre perspective, on retrouve un argument analogue chez M. Roger Dadoun, dont l'exposé véritablement grotesque, associant citations bibliques et calembours dignes de l'almanach Vermot, ne visait à rien moins qu'à proposer une « révision » du freudisme. Selon M. Dadoun, la dénonciation et le « meurtre » du Père, dont on parle tant aujourd'hui, ne sont pas encore suffisamment égalitaires. M. Dadoun propose aux psychanalystes de délaisser la « problématique parentale » privilégiée par Freud pour s'occuper plus intimement d'un principe démocratique-fraternel qui serait l'alpha et l'oméga de la subversion. « En tant que fondement organique de la lutte contre les puissances paternelle et maternelle, il constitue un outil privilégié pour la mise en question, l'affrontement, le démantèlement des pouvoirs parentaux qui occupent souverainement les champs politique, psychologique et culturel. » C'est un principe de refus permanent : l'éternel non. Le principe de la rébellion, du nomadisme et de la désertion.

## Erreur sur le marxisme

Au travers du stalinisme, on a critiqué le marxisme à Milan. Mais il n'y a guère lieu de s'en féliciter. Une certaine fraction de l'intelligentsia ne critique le marxisme qu'en tant qu'il est un pouvoir : en tant qu'il s'incarne dans une forme d'État. (Le « pouvoir d'État », affirme B.H. Lévy, est le « socle » du marxisme.) Ce qui est reproché par ailleurs au communisme, c'est son caractère (provisoirement) prométhéen — c'est-à-dire ce qu'il y a peut-être en lui de moins contestable. Du point de vue politique, cette analyse manifieste une extraordinaire régression : ramener les systèmes politiques au dénominateur commun d'un recours à certains moyens de coercition, c'est se condamner à ne pas voir en quoi ils diffèrent. C'est surtout, dans le cas du communisme, en masquer le caractère spécifique et la nature fondamentale. Les marxistes ont alors beau jeu de dénoncer ce confusionnisme libertaire qui s'oppose à tout sans jamais rien proposer.

de figaro  
3.4.77